

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 32

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LES CHEVRIERS

Conte en patois gruyérien.

M le professeur Sensine a donné dernièrement dans le *Conteur* un article sur les *Bucoliques* de Virgile traduites en vers gruyériens, nous avons dit déjà combien à cet ouvrage nous préférons un petit conte signé Louis Bornet et que l'éditeur, J.-L. M., a joint à sa publication des six églogues de Pithon.

Nous reproduisons ci-dessous quelques lignes tirées du *Journal d'Yverdon* :

On est bien, cette fois, en pleine Gruyère. Plus de mythologie, dont les divinités se transposent malaisément des sommets de l'Olympe à ceux du Moléson ou de la Dent de Broc. Plus de Corydon, d'Amaryllis et de trouble Alexis, plus de ces flûtes latines qui sonnent faux dans les pâturages d'Albeuve, d'Estavannens, de Montbovon : mais la corne des chevrillers, Pierre d'Enney et Colas de Villars-sous-Mont, qui courtisent tous les deux

*Près de Vellachemont ouna balla grahsiauja
Dzounéta, ragottinta...*

(Près de Villars-sous-Mont une belle fille, jeune, appétissante).

Les deux gars sont bien du pays, comme les prouesses dont ils se vantent pour se faire valoir, et comme aussi les avantages que Gotton leur trouve à tous deux, si bien qu'elle ne sait où faire pencher la balance :

*Porquâ tant tarlattâ, porquâ tant fêre attendre
I m'in fot prendre l'on, mâ ne chés pas quien prendre.*
(Pourquoi tant hésiter, tant faire attendre ? Il m'en faut prendre un des deux, mais je ne sais lequel.)

Or, comme un soir ils sont tous les deux à se contrepointer ou, si l'on veut à « ché teri la chemocha », Colas se met à dénigrer le bouc de son rival, dont son bouc à lui, le *motu* Bigot, aurait vite raison. Et peu s'en faut qu'à propos de ces boucs les hommes n'en viennent aux coups. Mais Gotton les raisonne, leur démontre qu'au lieu de s'abîmer l'un l'autre il serait bien plus sage de mettre en présence leurs bêtes. Par le résultat de l'affaire, elle-même saura qui croire de Colas ou de Pierre :

*Pâs plhe tâ quié dêman, ou phlennet dès tzamos,
Nos arins iu quien paut de vothés chaunamôs.
Le djû n'in vôt la peïn' et chi que gagnêret,
Che la déguigné pâs, tinque ma man, l'aret.*¹

(Pas plus que demain, au Plan des chamois, nous aurons vu lequel de vos sent-mauvais est le plus fort. Le jeu en vaut la peine : celui de vous qui gânera, s'il ne la dédaigne pas, voilà main : il l'aura.)

Suit le récit de la rencontre, précédé de ces jolis vers dont la poésie rustique est si évocatrice :

*Ou phlennet dou tzamo, vè le pid dou vani,
Achêtâie in moujnet chu le cu dou borni,
Gotton lh' attendêit dza. Dé blhantzês marguerités,
Dé galês pecojis, de frayês délicatês*

¹ Pas plus que pour les « Bucoliques », nous ne pouvons indiquer ici la valeur phonétique où doivent s'exprimer des sons qui n'existent pas en français.

*I garné chés bis peis et chon blhan bavéri,
Pus ché miré din l'ivue et put'h' adouc ché rit.*

(Au Plan du Chamois, vers le pied du mont, assise rêveuse au bout du bassin de fontaine, Gotton attendait déjà. De blanches marguerites, d'aimables primevères, de fraises délicates, elle pare ses beaux cheveux, sa colerette blanche, puis se mire dans l'eau et rit à son image.)

Mais les boucs, qui arrivent avec leurs chevrillers, font, eux, de tout autres grimaces :

Chés fant dis pouts jiês blheux...

Et après s'être regardés de travers, avec ces *pouets* yeux injectés, les voilà qui entrent en danse, cependant que les spectateurs, tous trois intéressés à l'issue de la lutte, « chentonnent le batteau » — ont le cœur qui leur bat :

Lh-areit fallu lês veire

Que n'oujâvant chollâ d'échpérance et dé pouère.

(Il eût fallu les voir, n'osant souffler d'espérance et de peur.)

C'est enfin le motu de Colas qui, tout étourdi, « tot intathornâ », roule ou reboule sur l'herbe où Colas, jurant comme un chevriller, lui prodigue les consolations d'un bon gourdin d'épine.

Pierre, lui, tout en entonnant la louange de son champion, songe moins à le caresser qu'à prendre la main que, fidèle à sa promesse, Gotton lui abandonne ; Gotton qui bientôt, tandis qu'il conduira son troupeau sur les monts, restera dans les bas pour faire son « pitit meinâ-dzo » et l'attendre en filant devant la soupe toute prête.

*Quand verris founa notha bouârna,
Quand déchindris vè le borni*

La rêrounâ dé ma couârna

Faret gurlâ tot le vani.

Breïnâdê, bediêtês,

Vothês chenalhêtês,

Fêd' on galê brit

Chautâdê, tzêvretês,

Chautâdês, tzêvris,

Quand Gotton vos rit.

(Quand, descendant vers la fontaine, je verrai fumer notre cheminée, le retentissement de ma corne va faire trembler tout le mont. Secouez, chèvres, vos sonnailles, faites un joli carillon. Sautez, chevrettes, sautez, chevreaux, lorsque Gotton vous rit.)

Ce conte, qui n'a guère plus d'une centaine de vers, est une réussite. Tout y est naturel, vivant, sans fausse note. Tour à tour malicieux, gracieux, énergique, le ton s'adapte exactement aux mouvements divers du récit, jusqu'à la triomphante « rêrounâie » de la corne de Pierre, aux accents de laquelle tremble tout le vanil.

Parmi nos amis les Dzodzets, pour lesquels le patois n'est point langue morte, verra-t-on pas surgir des émules de Louis Bornet pour reprendre une veine qui n'est pas épuisée ? Ils trouveraient encore des Vaudois pour les applaudir. Et si les journaux de Paris — on a parlé des *Chevrillers* jusque dans le *Journal des Débats* — ont critiqué jadis la prétention de rien faire de bon en patois, nous revendiquerons pour les Gruyériens le même droit qu'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître aux Provençaux. *Ed. Vautier.*

Exigences. — Le patron (au candidat à un poste d'employé). — Mais, mon ami, il me semble que vous demandez beaucoup pour quelqu'un qui, de son propre aveu, n'a aucune expérience de l'emploi qu'il sollicite ?

Le candidat. — C'est justement pour ça, monsieur. Car le travail est beaucoup plus difficile et plus pénible quand on n'y connaît rien !

A COUP DE PÉDALES

A cause des taons, avides de sang, et du soleil caniculaire, on part le soir, après souper, par une nuit claire et pleine lune. Du bout du doigt, on a suivi sur la carte, le double trait sinueux de la route : Savigny, Oron, Chesalles, Vaulruz, Bulle, Château-d'Oex et Rougemont ! Quatre-vingts kilomètres... et toute la nuit devant soi !

Tout de suite, la route nous courbe sur le guidon et l'on va, l'œil sur la roue, à longs déhanchements, le torse ployé à gauche, à droite et sans trop regarder l'asphalte luisant qui coupe la roche blanche.

...Puis, c'est la première descente sur Savigny ; très vite le vent évapore la sueur, il fait bon sentir flotter sa chemise ! Les jantes, sur les cailloux, sonnent comme des diapasons... et la campagne s'ouvre et se referme derrière soi dans un bruissement de feuilles, on glisse longuement, sans efforts, dans l'air qui chantonne... Au loin, la chouette lance son cri angouillé. Les carrés de blé jaune exhalent ce fumet de paille et de froment sec et chaque fois qu'on passe devant le bloc sombre d'une ferme, le parfum acre du regain vous pénètre jusqu'au sang. On devine l'étable à son odeur chaude de fumier et de lait, au cliquetis bref d'une chaîne... et toujours présent, le crissement léger des pneus sur le sable fin.

La route, comme une très longue chevillière, se dévide, se déploie, large et plate, bordée de haies basses. Les pâturages à l'herbe rase, scintillent doucement. Les bêtes, immobiles, paissent lentement et ne relèvent pas la tête à votre arrivée.

...Sonnailles intermittentes, là-bas, dans le gouffre noir d'un vallonnement, bouquets d'arbustes à silhouette de fantômes décharnés, argent des sapins inondés de lune, haleine chaude du vent, brusquement glacé à l'approche d'un ruisseau... beau pays de Gruyères qu'on aimerait voir longtemps, savourer entièrement.

Ah ! pouvoir se mêler aux Elfes et... danser sur la plaine !

Et parce que les muscles vous brûlent un peu, on s'allonge au bord de la route, sur le gazon élastique et tiède. Le bras replié sous la tête, face au ciel cloué d'étoiles, on se livre, tout entier, à la nuit lumineuse et caressante...

Benj. Guex.

UN TOUR DE MARCHÉ A LAUSANNE

LAUSANNE a toujours été la ville sympathique par excellence, non seulement pour ceux qui ont le privilège d'y habiter à demeure, mais également pour ceux qui n'y font qu'un séjour plus ou moins long.

On l'aime pour sa situation merveilleuse, d'abord, puis pour son climat agréable, sa population accueillante, ses institutions d'éducation réputées et pour une quantité d'autres motifs encore. Il y a bien un peu trop de rues à forte pente, trop d'escaliers qui ne finissent pas, mais il suffit de savoir s'arranger, pour ne les prendre qu'à la descente, comme Jean-Louis, quand il vient à la capitale.

Une curiosité de Lausanne, c'est son marché bi-hebdomadaire, mercredi et samedi. Pour les